

Conversion en bio : »Content de ne pas avoir à travailler avec des produits phytosanitaires »

Pourquoi avoir fait le choix de la conversion ?

En 2009, juste avant mon installation, le technicien porc fermier d'Argoat nous a prévenu que, au-delà de deux ans, il n'y aurait pas forcément de débouchés garantis dans la filière. Deux ans, c'est la durée de la conversion du système. Et puis, je trouvais déjà la bio positive. D'abord parce qu'en bio, on n'utilise pas de produits phytosanitaires. Je suis très content de me dire que je n'ai pas eu et que je n'aurais pas à travailler avec des produits phyto. Pour le voisinage et puis aussi pour moi-même, pour des raisons de santé.

En plus, mes parents avaient déjà fait une démarche de réduction des intrants : engrais et phyto. Ils avaient aussi beaucoup avancé sur l'autonomie de l'exploitation et leur capacité à produire leur propre alimentation. Nous sommes à environ 85% d'autonomie alimentaire. Le passage en bio m'a aussi aidé à faire ma place sur la ferme. Quand les cédants sont installés depuis 30 ans, ils connaissent bien leur système et c'est dur de faire passer ses idées. Or, avec la bio, on est obligé de réfléchir différemment. Nous avons remis en cause les anciennes pratiques pour en apporter de nouvelles.

Comment ont évolué vos résultats techniques et économiques ? En êtes-vous satisfaits ?

Il est encore trop tôt pour le dire puisque je ne suis en conversion que depuis mai 2009. Mais dans l'étude économique, j'ai déjà prévu de réduire le nombre d'animaux pour accroître la valeur ajoutée et pérenniser l'embauche d'un salarié. Les

prévisionnels en bio me laissent penser que cette embauche est possible. Par rapport au conventionnel, le coût de production d'un animal est deux fois plus élevé. Mais la valorisation va tripler. Il faut dire aussi que la ferme était vraiment saine quand j'ai opté pour la conversion. C'est indispensable et ça a aidé à faire les investissements.

Quels conseils donneriez-vous à un candidat à la conversion ?

Les rotations sont plus rapides en bio. Elles se font quasiment tous les 3 ans. Il faut donc s'y remettre à chaque fois et c'est quand même plus compliqué techniquement. Nous avons donc acheté une bineuse pour biner les céréales. C'est nouveau sur l'exploitation. Il y a aussi l'alimentation des animaux. Le plus dur avec le porc, c'est l'apport en protéine. J'ai donc commencé à faire du soja pour en apporter dans l'alimentation en faisant un tourteau gras. Il faut faire attention aussi à la situation économique de la ferme. Avec le porc, pour passer du conventionnel au bio, il y a beaucoup d'investissements au niveau des bâtiments ou du matériel.

Pour avoir plus de garanties de revenus, ma priorité c'est l'autonomie : j'ai décidé d'adapter mon troupeau à ma capacité de production végétale et pas l'inverse. Cela permet d'avoir à acheter le moins d'aliment possible à l'extérieur.

Comment avez-vous vécu la baisse des rendements sur votre exploitation ?

En première année de conversion, la baisse de rendements n'a pas été énorme. Mais les pratiques de mes parents n'étaient pas non plus très loin des pratiques bio. Pour la seconde année de conversion des cultures, ça se présente assez bien. Elles sont encore relativement propres. Et puis l'expérience commence à entrer. Par exemple, je ne suivrai pas les recommandations du technicien sur le mélange pois / triticales la prochaine fois, car là, il y a trop de pois. Je vais aussi faire plus attention aux pigeons car ils ont l'air de particulièrement apprécier les cultures bio. Ils ont déjà fait des dégâts sur le soja. J'ai mis un épouvantail et ça a l'air

déjà mieux.

Comment votre temps de travail a-t-il été impacté par la conversion ?

Sur les cultures, il y a plus de temps de travail car il y a plus de passages et plus d'interventions. Avec les rotations plus rapides, il y a aussi une augmentation du temps d'observation. Sur l'élevage, je souhaite travailler en litière accumulée et non en litière raclée pour réduire les interventions et simplifier le travail. La maternité est le poste qui demande le plus de travail et j'espère au moins ne pas l'augmenter avec le passage en bio. Ma priorité ne sera pas la croissance de la productivité mais la mise en place d'un système qui fonctionne et dégage un revenu.

Comment vous êtes-vous armés pour la maîtrise des adventices ?

Je me forme essentiellement sur le terrain et grâce à des techniques bio que mon père a apprises et me transmet. Il y a aussi des formations proposées par le groupement des agriculteurs bio du Finistère, des réunions entre producteurs, organisées par la chambre d'agriculture et qui permettent d'échanger. Les échanges avec les autres producteurs sont vraiment importants pour s'épauler sur des solutions techniques ou pour profiter de l'expérience des autres.